

NATHALIE SAVEY

PHILIPPE JACCOTTET

Michel Collot, Héloïse Con sa, Yves Millet

L'Atelier contemporain

FRANÇOIS-MARIE DEYROLLE ÉDITEUR

Les Envolées

1998

Tout à la fin de la nuit
Quand un souffle s'est élevé
Une bougie d'abord
A défailli

Avant les premiers oiseaux
Qui peut encore veiller?
Le vent le sait, qui traverse les fleuves

Cette flamme, une larme inversée:

Une obole pour le passeur



L'immédiate: c'est à cela décidément que je m'en tiens, comme à la seule leçon qui ait réussi, dans ma vie, à résister au doute, car ce qui me fut ainsi donné tout de suite n'a pas cessé de me revenir plus tard, non pas comme une répétition superflue, mais comme une insistance toujours aussi vive et décisive, comme une découverte chaque fois surprenante. Il me semble même, maintenant, que je comprends cette leçon un peu mieux, sans qu'elle ait perdu de sa force. Mais il est impossible de la résumer en une formule où on la tiendrait toute entière. D'ailleurs, aucune vérité vivante ne peut se réduire à une formule; celle-ci étant, au mieux, le passeport qui permet d'entrer dans un pays, après quoi sa découverte reste à faire. Et l'on finit par penser que toutes les choses essentielles ne peuvent être abordées qu'avec des détours, ou obliquement, presque à la dérobée. Elles-mêmes, d'une certaine façon, se dérobent toujours. Même, qui sait? à la mort.



C'est le tout à fait simple qui est impossible à dire. Et pourtant je le vois et je le sens, et il n'est pas de pensée, si puissante, si meurtrière soit-elle, qui m'en ait pu disjoindre jusqu'ici. Oiseau favorable, tu voyages dans ta patrie. Tu te poses ici ou là où tu voles un court instant, peut-être t'éloignes-tu la nuit davantage, mais quoi que tu fasses, c'est comme si rien ne manquait, comme si tu étais la voix qui monte et descend les degrés du monde, entre terre et ciel, jamais en dehors, toujours dans le globe infini, libre, mais au dedans, là, tout proche, à la fourche des branches argentées, n'attendant ni ne fuyant rien, voyageur qu'une seconde de joie sans aucune raison dérobe au mouvement du voyage pour le laisser posé, arrêté où? dans la lumière des feuilles qui bientôt vont tomber pour faire place au ciel, au temps doré d'octobre, vêtu d'air, incapable soudain de plus entendre aucun mot comme aller, ou partir, ou frontière, ou étranger. Bienheureux vêtu de sa lumière natale.



Les Horizons

2006

La parfaite douceur est figurée au loin
À la limite entre les montagnes et l'air:

Distance, longue étincelle
Qui déchire qui affine



(...) et comment on marche quand on a ni regrets, ni désirs?



Marchant à flanc de coteau, suivant ces maigres chemins ou traces, sous les chênes, dans la chaleur, accédant à ces anciennes terrasses envahies d'herbes desséchées, je sens la pierre, la terre une fois de plus, indubitables, je descends les degrés de ce monument qui m'apparaît sur l'instant plus beau qu'aucun monument humain, plus majestueux et simple à la fois, plus satisfaisant, plus réjouissant pour tout l'être, corps et âme; donnant une espèce de jouissance limpide, sans arrière-goût.

Une pierre tranchée, avec sa mâchoire de cristaux.

Une ligne de fumée blanche mêlée aux peupliers suit une eau invisible dans le creux des collines.

La mesure du ciel est encore large.

N'importe quoi sur ces pentes me surprend: une touffe d'herbe sous des arbres, l'ombre, la couleur pâle, presque surnaturelle, des genévriers, soudain ce très haut mur inutile, intact – et au-delà les ouvertures sur les champs cultivés. Les sauterelles, comme des étuis de bois à ressort, doublés de rouge ou de bleu. Les enclos de pierre où passe un papillon blanc, en silence, son vol haché, saccadé muet. À tâtons dans l'air doré.

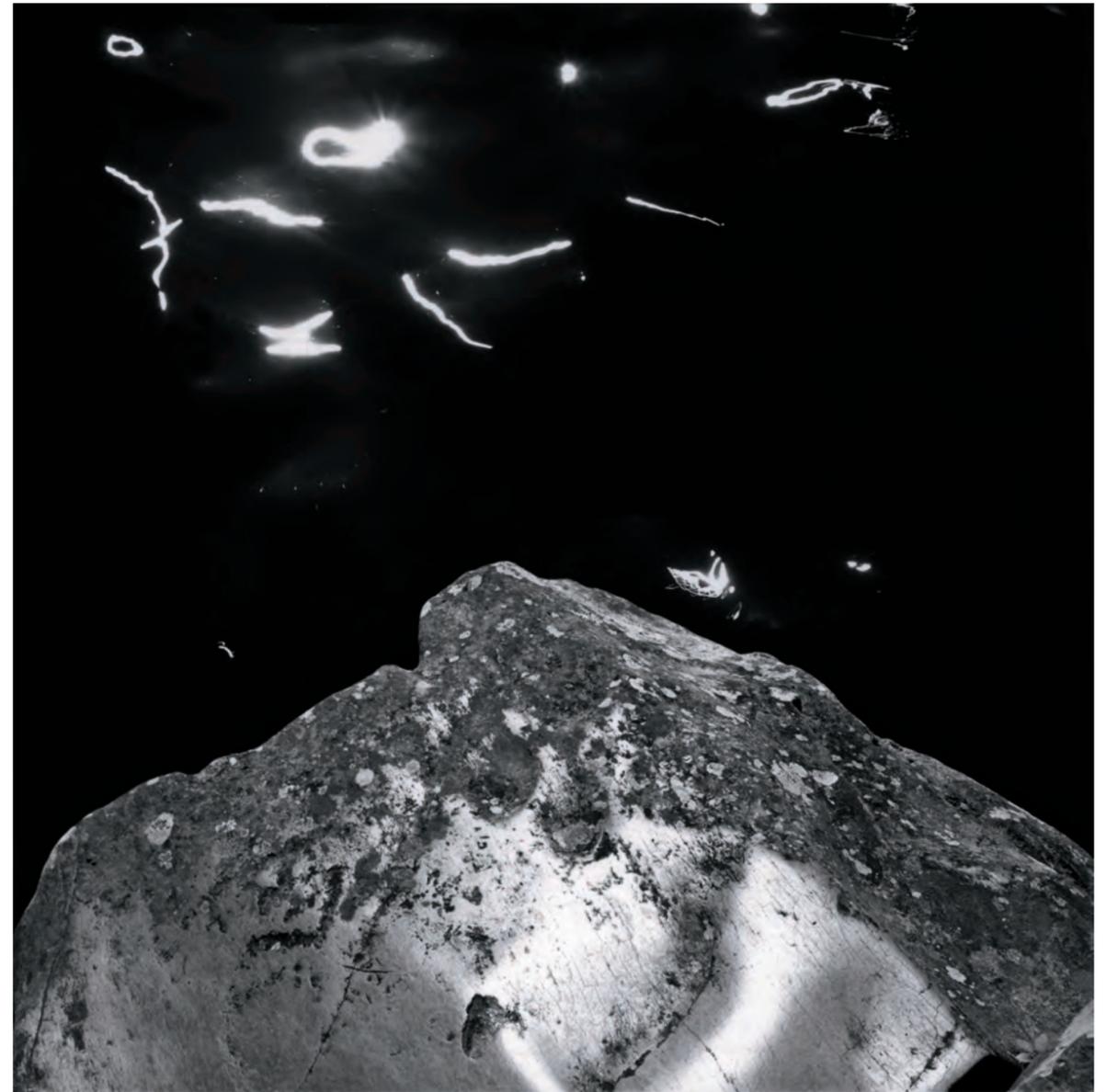
Son vol boiteux.



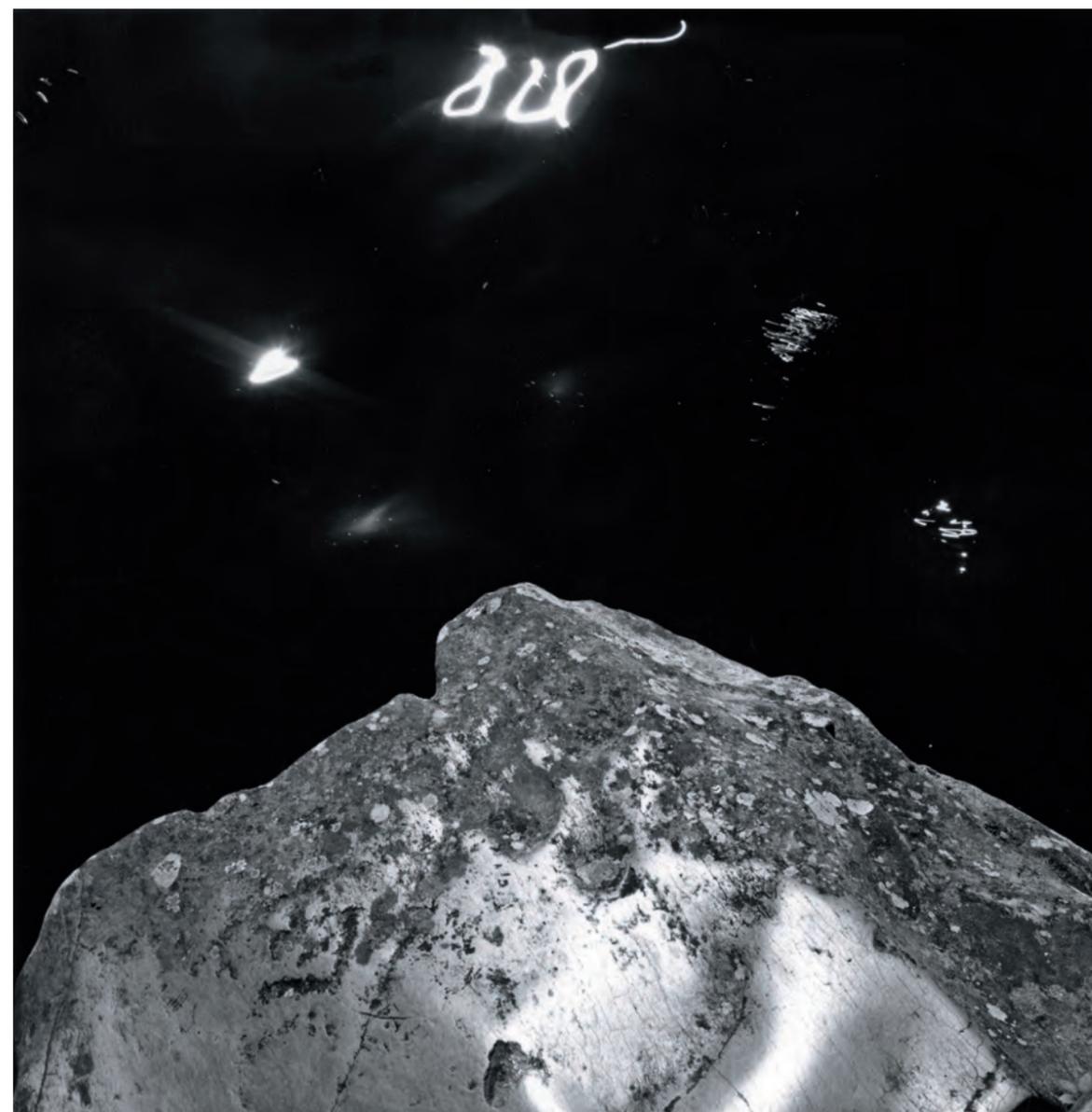
Cheonjiyeon

2012

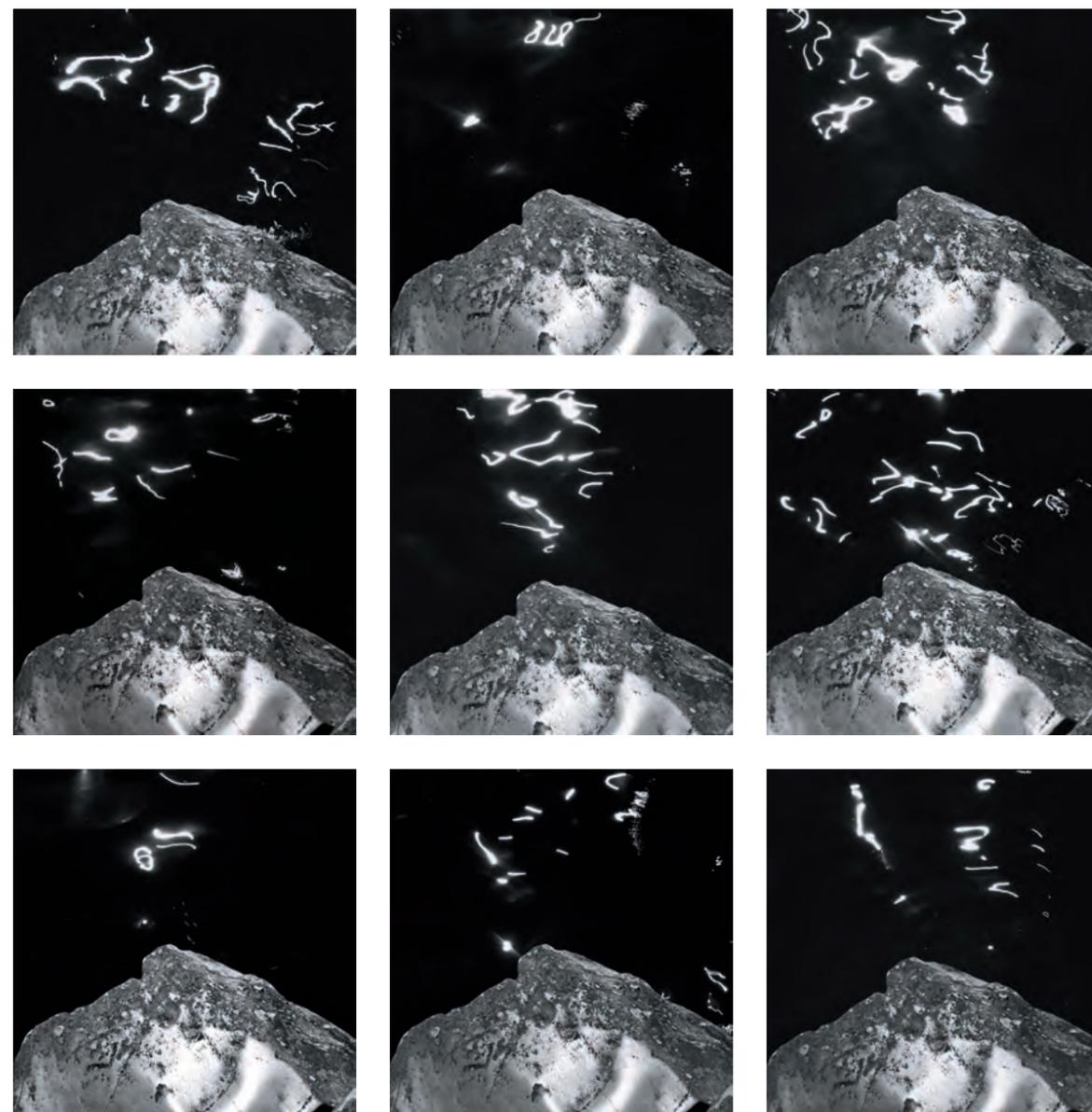
Car ce sont les choses qui sont telles, terre et ciel, nuées, sillons,
broussailles, étoiles; ce sont les choses seules qui se transfigurent, n'étant
absolument pas des symboles, étant le monde où l'on respire, où l'on
meurt quand le souffle n'en peut plus.



Dès le matin la lumière parle et je l'écoute, sans plus me demander si je fais bien ou mal, si je ne suis pas ridicule.



Paysages qui emportent l'esprit, qui le ravissent, l'entraînent dans le labyrinthe où brille le fil des eaux.



Nathalie Savey est une promeneuse. En préalable à ses photographies, elle choisit un itinéraire sur une carte, marche, observe, attend puis déclenche. Dans son viseur, la nature est ramenée à ses éléments primaires : l'eau, l'air, le végétal, le minéral. Ce ne sont pas des photographies de paysages qu'elle propose : le pittoresque, le sublime sont absents de ses images dans lesquelles la réunion d'une nature objective et d'une intime sensation joue sur la part d'illusion que génère parfois le réel. Ainsi le rocher se transmute en montagne, la photographe se fait alchimiste. De l'art oriental et de la tradition des images du monde flottant qu'elle affectionne tant, Nathalie Savey retient cette volonté de se fondre dans le paysage, d'en faire l'expérience comme s'il s'agissait d'un nouvel être-au-monde. Plus que le moment romantique de la projection, où les états d'âme de l'artiste trouveraient dans la contemplation de la nature un écho, Nathalie

Savey cherche à matérialiser cette frontière indécidable entre la réalité et le ressenti, le visible et l'invisible. En ce sens, la photographe nous donne à observer un « paysage mental¹ » qui synthétise les données – géographique, autobiographique, métaphorique, physique autant qu'esthétique – qui correspondent à la vibration émanant de la nature que l'appareil permet de saisir.

Le choix des titres donnés à ses séries – *Les Envolées*, *Les Éclaircies* – témoignent de cette intention de s'inscrire à la lisière d'un événement qui signifie autant le voir que la révélation, une forme d'éblouissement épiphanique. Les temps de pose longs nimbent les photographies d'un halo cotonneux où se condense toute l'ambiguïté des images. Face aux séries – *Les Éclaircies*, *Les Montagnes rêvées* – le spectateur s'interroge : de quel sommet s'agit-il ? Sommes-nous en présence de flots tumultueux ou de nuages

¹ Kenneth White : « J'ai sans doute les notions de « confins, marges, limites » et de « passage, itinéraire, chemin » inscrites dans la matière grise de mon cerveau, peut-être même dans la moelle de mes os. Ce n'est pas seulement une question de géographie, c'est une question de paysage mental. » *Le rôdeur des confins*, p.9.

vaporeux? Cette ambivalence de l'image naît aussi du rapprochement de deux fragments de nature: l'un résolument immobile – la pierre – l'autre toujours en mouvement – l'eau. Jusque dans la vidéo *Two Faces* faite en Corée on s'attache à percevoir l'immuable, la fixité des deux visages de roche, alors même que l'eau s'écoule. Dès lors, le point du basculement du regard que la photographe recherche, ces apparitions à l'orée de l'œil, deviennent perceptibles grâce à un très grand travail d'appropriation du temps et de l'espace.

La photographie se construit en effet dans une élasticité temporelle qui va de l'itinéraire à fixer, à l'immersion dans la nature, avant que ne jaillisse le désir de photographier le relief d'une pierre, le mouvement de la vague ou l'agencement d'un brin d'herbe et d'un caillou suggérant une figure. Le temps de l'attente avant que la photographe ne fige les flots, n'emprisonne les reflets des nuages dans le ruisseau, implique un moment décisif qu'elle a guetté et pour lequel elle a pu laisser passer des heures, des jours, des saisons avant d'obtenir la photographie rêvée. Dans cette dilatation du temps, la photographie se livre soudain à Nathalie Savey, elle ne la provoque pas artificiellement par des jeux de montage ou d'élaboration de décor. En outre,

le choix du noir et blanc pour toutes ses images ne relève d'aucun passéisme mais participe à cette collecte de moments suspendus. De même, le format carré privilégié pour de nombreuses séries renvoie à cette tentative de stabiliser, d'endiguer l'instant évanescant. Lié à la matérialité, au terrestre, le carré est le signe d'une perfection fixe, solide, loin de la circulation dynamique qu'implique le cercle.

La promenade engendre aussi une multitude d'attitudes spatiales – en attente, au repos, en mouvement – qui déploient le sens de l'image. La question de la prise de vue contient aussi celle de la réception de l'image: en regardant une « montagne rêvée » pourrait-on supposer que l'artiste s'est hissée en vis-à-vis de la cime qu'elle photographie alors même qu'elle s'est penchée au-dessus du rocher et de la rivière pour prendre son cliché? Le basculement du regard n'est pas uniquement métaphorique car Nathalie Savey s'implique physiquement dans la prise de vue, s'incline vers la terre, au-dessus de l'eau quitte parfois à jouer les équilibristes. De la cime des yeux à l'abîme, il n'y a qu'un pas vertigineux.

Dans la série *Horizon-Réminiscences* nous sommes confrontés à de « vraies » montagnes comme nous

l'indique la présence discrète d'une traînée nuageuse ou d'une silhouette humaine. Le plus souvent le ciel se livre dans un gris uniforme, d'une clarté étale sur laquelle se détache le chemin des crêtes. Les réminiscences auxquelles nous enjoint le titre sont provoquées par le dépouillement, l'épure objective de l'image. La frontalité que la photographe semble emprunter autant au japonisme qu'à la *Straight Photography* de Paul Strand contraste de prime abord avec ce bougé-figé, ce flou présent dans les séries suivantes mais conserve la planéité, l'abandon de la profondeur spatiale, de l'illusionnisme de la perspective qui autorise la rencontre de deux fragments de nature – la montagne et la pierre, l'eau et l'air – et crée une image polysémique.

Cette bi-dimensionnalité revendiquée de l'image photographique dans la série *Horizon-Réminiscences* se double d'une installation de dessins gravés sur résine, presque lisses qui s'effleurent du bout des doigts. La platitude de l'image est ainsi contrecarrée par un modelé qui se fait creux et invite au toucher. En ce sens, la sensualité latente des photographies qui mettent en scène la texture de certaines pierres, la variété de leur couleur et de leur grain trouve ici son

accomplissement par la tactilité. Nous sommes alors face à cette « chair du monde » que souligne Merleau-Ponty dans *Le Visible et l'Invisible* pour caractériser l'articulation, le recouvrement du voir et du toucher. Les photographies de Nathalie Savey explorent également l'interstice où l'œil de la photographe s'approprie le monde qui s'offre à elle en marquant justement l'écart qui les unit, l'œil touché de la photographe devient à son tour touchant.

L'artiste confirme cette approche phénoménologique en expliquant l'importance que revêt l'usage de l'argentique dans le choix de ses photographies de la nature. Ce rapport analogique, c'est-à-dire cet échange entre les grains de sel d'argent et les minéraux photographiés, entre le regard de la photographe et cette nature qu'elle photographie, est au cœur de sa démarche créative. De cette unité d'un instant commun à l'artiste et son modèle, se dégage une forme de plénitude, une sorte de quiétude ou de quiétisme que Jean-Jacques Rousseau définissait dans les *Rêveries du promeneur solitaire*: « le sentiment de l'existence dépouillé de toute autre affection. »

HÉLOÏSE CONÉSA

« Il suffit d'être possédé par le songe dans ses profondeurs et de savoir trouver l'accord de ces quatre mots. »

Je souhaite que chaque photographie soit une expérience poétique, où l'immédiat, le lieu, et mon désir d'image entrent en dialogue. Aller à l'essentiel à travers l'expérience du paysage, marcher en s'oubliant, percevoir l'immanence du réel, contempler toujours, oser la poésie, être.

Le ton, les doutes, la quête, l'émotion, l'exigence, la beauté de l'œuvre de Philippe Jaccottet m'ont toujours accompagnés. Reconnaître ce qui est le plus proche de soi est le plus difficile à voir, se reconnaître dans l'autre est une chance et une résonance. Voir et écrire, comme deux personnes en regard. Trouver l'accord de la note entre ces deux verbes est une quête, la donner à entendre dans un espace où le souffle d'un instant est retenu par la beauté est un bonheur.

J'ai porté en moi les écrits de Philippe Jaccottet, comme cette phrase citée plus haut, en me disant : voici ce que je voudrais faire en photographie. Phrase si proche de moi, qui rendait tout possible. Il existe un espace non défini entre le visible et l'invisible, à voir à *travers l'épaisseur du visible*. Et certainement, avant tout, le goût partagé, très particulier, indescriptible, d'aimer marcher dans la montagne, le long des rivières, que je signifie dans le silence de mes images en tentant d'ouvrir un espace imaginé que j'entends dans les écrits de Philippe Jaccottet.

En 1998, j'ai fait graver huit de ses poèmes sur les oiseaux sur de longues plaques de verre ; elles ont été exposées en dialogue, en écho, avec mes photographies *Les Envolées*. Depuis, une relation artistique s'est poursuivie et se prolonge dans ce livre. Philippe Jaccottet m'a autorisé à choisir librement des poèmes et textes dans son œuvre. Je le remercie.

NATHALIE SAVEY

NATHALIE SAVEY, née en 1964, vit à Strasbourg. Son travail a fait l'objet de plusieurs expositions personnelles en France (CEAAC, galerie In-Extremis, galerie Confluence, galerie Françoise Besson, etc.) et collectives (la Filature de Mulhouse, Maison d'Art Bernard Anthonioz, Maison de la culture d'Amiens, etc.). Elle a exposé en Allemagne et en Corée du Sud (Open studio 8, gallery Lux), suite à une résidence réalisée en 2012 au Goyang Art Studio (CEAAC/IASK). Ses œuvres sont présentes dans des collections publiques (Musée d'Art Moderne et contemporain de Strasbourg, Artothèque de Strasbourg, Musée de l'Œuvre Notre-Dame) et dans des collections privées. Elle a obtenu une bourse d'aide à la création de la DRAC Alsace en 2005 et le Prix des Arts de l'Académie rhénane en 2014. Elle a été sélectionnée au festival *Voies off* en 2009. (www.nathaliesavey.free.fr)

À damien et Ana, affectueusement.

La photographe et l'éditeur remercient pour leur aimable soutien
Marcel Burg et Madeleine Millot-Durrenberger.

Édition réalisée avec le soutien de la D.R.A.C. Alsace, de la Région Alsace,
de la Ville de Strasbourg, et du Centre Européen d'Actions Artistiques Contemporaines.

© Éditions Gallimard pour les textes de Philippe Jaccottet.

Photogravure: Florian Tiedje, Atelier 9
(contact@atelierneuf.com)

Conception graphique: Juliette Roussel
(juliette-roussel@orange.fr)

Imprimeur: Ott, Wasselonne
(ottimp@ottimprimeurs.fr)

Éditeur: © L'Atelier contemporain, 2015
(francois-marie.deyrolle@orange.fr)
www.editionslateliercontemporain.net

Ouvrage imprimé pour paraître en novembre 2015.

ISBN 979-10-92444-29-2

25 exemplaires sont accompagnés d'une photographie choisie parmi la série *Les Envolées*;
25 autres parmi la série *Je suis peut-être enfoui au sein des montagnes*.
Chaque épreuve, tirée par l'artiste, est numérotée et signée.